

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Faculté d'éducation

Doctorat en éducation (Cohorte Shorange 5)

Travail EDU 913:

Réflexion sur la sémantique de l'action

Philippe, Martin, 11 025 099

Travail présenté au professeur Y. Couturier

Dans le cadre de l'EDU 913

Le 12/12/12

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE PREMIER - UNE CLARIFICATION CONCEPTUELLE

NECESSAIRE	2
1. Introduction.....	2
2. Précisions de vocabulaires et éléments de définition.....	3
3. Le concept de pratique dans la culture grec.....	4
4. Penser la pratique à partir de l'héritage grec.....	7

DEUXIEME CHAPITRE – LE CONCEPT DE PRATIQUE AU REGARD DE

THEORIES DE L'ACTION	11
1. Le concept de pratique dans le cadre de l'orientation psychosociologique d'orientation clinique.....	12
2. L'approche ergonomique.....	14
3. Le courant de la science-action et l'approche praxéologique.....	15
4. La clinique de l'activité.....	16
5. La didactique professionnelle.....	17
6. L'analyse des activités.....	19
7. La psychodynamique du travail.....	20

CHAPITRE TROIS - LE CONCEPT DE PRATIQUE DANS LA PERSPECTIVE DU STRUTURALISME GENETIQUE DE PIERRE BOURDIEU.....

1 . L'objectivisme vs le subjectivisme : deux traditions de pensée en opposition	22
2. Le concept de pratique dans l'œuvre de pierre bourdieu.....	23
3. Le sens pratique dans la sociologie de bourdieu.....	25

QUATRIEME CHAPITRE - PRATIQUE ET REFLEXIVITE.....

1. Les cinq plans de la réflexivité selon Couturier	30
2. Le concept de pratique comme navigation à vue.....	31
2. La pratique un objet psychosociologique complexe.....	32

CINQUIEME CHAPITRE - LE CONCEPT DE PRATIQUE DANS LES METIERS

RELATIONNELS	33
1. De quoi sont faites les pratiques dans les métiers relationnels ?	34
2. L'environnement des métiers relationnels.....	34
1. Les caractéristiques communes aux métiers relationnels	34

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....

CHAPITRE PREMIER - UNE CLARIFICATION CONCEPTUELLE NÉCESSAIRE

1. Introduction

Si l'on croit, une ancienne tradition « Au commencement était le Verbe ». Ainsi de cette parole fondatrice s'énonçait une cosmogénèse et le prologue d'une longue histoire, pleine d'action, de bruit et de fureur, aurait sans doute ajouté le poète.

Avec cette antériorité du verbe sur l'action, où la culture chrétienne affirme la prévalence du texte sacré, c'est le verbe qui précéderait le faire, du verbe que découlerait l'action. Selon une autre tradition plus récente, associée à la didactique professionnelle, mais que l'on retrouve aussi exprimé par Freud ou elle constitue la conclusion de son ouvrage *Totem et Tabou* (1913), « au début était l'action¹ ». C'est donc de l'action que découlerait le verbe, car c'est par l'action que commence la pensée (Vergnaud, 1996).

Dans le cadre de notre réflexion sur la sémantique de l'action, et plus précisément autour du concept de pratique, ces deux expressions où se formalise l'opposition entre le verbe et l'action présentent l'intérêt de nous interroger sur ce rapport à priori problématique entre le langage et la pratique, nous la retrouverons au cœur de réflexions philosophiques ou s'énonce aujourd'hui, le primat de la pratique contre celui du signe (Bertram, 2005).

Afin de concilier à priori, ces deux traditions, et pour mettre en avant l'idée de dépasser cette opposition grâce à une vision plus dialectique, nous ferons l'hypothèse que l'action a besoin de verbes et le verbe d'action. Ou, pour l'écrire autrement, à la manière de Vygotski, que l'intelligence pratique se nourrit de l'intelligence verbale et inversement. Pour le dire enfin, plus poétiquement, ainsi que l'exprimait l'historien d'art Henri Focillon (1934) « C'est l'esprit qui fait la main et la main l'esprit » (p. 18).

Notre travail s'origine ainsi dans une série de questions liées aux vocabulaires de l'activité. Quels sont les mots pour dire le faire, et, si nous acceptons avec Rouzel (2007), « que les mots font les choses », que fabriquent ces mots en disant le faire ?

Comment l'action est-elle nommée ? Le fait de la désigner par le vocable de pratique, ou bien de parler d'activité ou alors d'acte professionnel a-t-il une importance ou relève-t-il

¹ Cette expression se trouve chez Goethe, qui la prête à Faust commentant l'évangile selon Saint-Jean.

d'une sophistication sémantique absconse ? S'interroger en l'occurrence sur ces différents termes et chercher à en préciser le sens renvoie en réalité à s'interroger sur ce qui porte l'analyse des pratiques. Autrement dit, que recouvrent les termes d'analyse des pratiques professionnelles ? De quoi la pratique est-elle constituée ? Sachant que, selon l'expression de Kurt Lewin (1952), « There is nothing more practical than a good theory » (p. 169). Autrement dit, « qu'il n'y a rien de plus pratique qu'une bonne théorie » de quelle théorie avons-nous besoin pour penser la pratique ?

2. Précisions de vocabulaires et éléments de définition

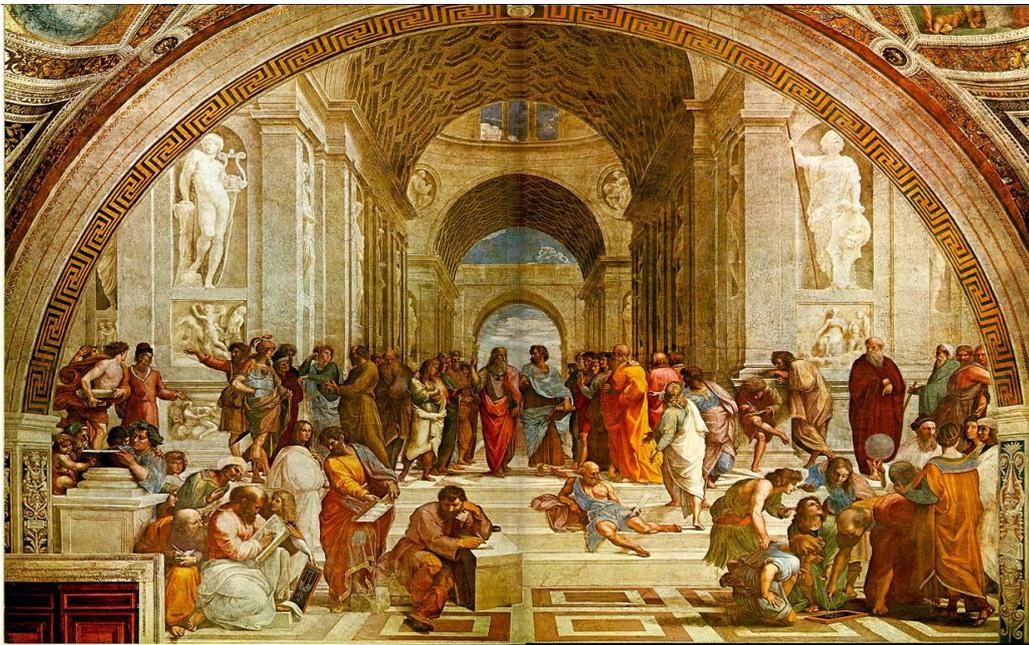
Nom féminin, le terme de pratique est emprunté (1256) au latin chrétien *practice* qui désigne la vie active, la conduite par opposition à la contemplation, emprunt au grec *praktikê* (sous-entendu *tekhnê*) employé chez Platon par opposition à *theoretikê* (théorie) ou *gnôstikê* (gnose) qui désignent la science spéculative. *Pratikê* est le féminin substantivé de *praktikos* « habitué ou propre à agir, efficace ». (Rey & Tanet, 1998, p.2895). La pratique désigne donc ici une action sous-tendue par la recherche d'une certaine efficacité et visant la transformation du réel.

Dans une acception courante, le terme de pratique est un terme générique recouvrant les notions d'action, d'activités, de travail. En ce sens, ce vocable de pratique pourrait prétendre au statut de mot « valise » ou de mot « éponge » dans lequel entre de nombreuses définitions et qui aspire (à) de nombreuses significations. D'où la nécessité dans un travail de recherche de s'efforcer à en préciser les contours, sinon à en proposer une conceptualisation.

Au risque de sombrer dans le complexe de la toile d'araignée, et de se débattre au milieu de nombreux fils symbolisant les théories de l'action et les philosophies de la connaissance, notre propos n'aura ni la prétention de revisiter, ni de questionner l'ensemble de ces approches philosophiques. À ce propos, nous renvoyons à Bronckart (2004) pour une tentative de regrouper les diverses théories de l'action en catégories générales et pour développer une problématique de l'agir en philosophie et en sciences humaines.

3. Le concept de pratique dans la culture grec

Décrire de façon exhaustive les élaborations conceptuelles qui se sont développées autour de la notion de pratique revient à s'attaquer à un continent entier de la pensée philosophique et à s'engager dans un travail qui dépasserait nos intentions. Pour retracer le sens de ce concept, il faudrait en effet repartir d'une historiographie qui présenterait comment ce terme à jouer un rôle central dans la philosophie occidentale, notamment à partir de la tension dialectique se jouant entre cette notion et une autre notion qui lui est corrélative, celle de théorie. Cette tension traverse l'histoire de la philosophie, à l'image de la célèbre fresque de Raphaël, *l'école d'Athènes* représentant, entre autres philosophes, Aristote et Platon se disputant la terre (de la pratique) et le ciel des idées (de la théorie).



Sans insister trop longuement sur l'histoire de cette notion, il nous semble toutefois intéressant de rappeler une première distinction issue de la tradition philosophique aristotélicienne, à partir des notions de *Praxis* et de *Poïesis*, qui permettent de différencier deux grands registres autour du concept de pratique.

Mieux cerner les contours sémantiques d'un concept s'est aussi penser son articulation avec les concepts qui lui sont opposés. Dans la tradition de la philosophie antique, le concept de pratique, en grec *praxis*, s'oppose conceptuellement à *théoria*, à *gnôsis*, et à *hexis*. La *praxis*, selon Aristote, désigne les actions qui n'ont d'autres fins qu'elles-mêmes. Elle décrit

une activité dont la fin est immanente au sujet de l'activité (l'agent) ; l'action y possède une finalité interne (Aristote, 1983, p. 32).

Selon d'autres auteurs plus contemporains, la praxis désigne des activités qui visent autrui comme être autonome, dans un projet subjectif de transformation du monde (Castoriadis, 1975, Imbert, 2000, Mosconi, 2001). La praxis est en cela un faire humain. Elle relève d'un projet, d'un faire éclairé par une lucidité. Ainsi selon Castoriadis, elle est « ce faire dans lequel l'autre ou les autres sont visés comme être autonomes et considérés comme l'agent essentiel du développement de leur propre autonomie. » (1975, p. 112).

La Poïesis désigne quant à elle les pratiques techniques ou économiques qui visent l'efficacité technique, la pratique de création et de production, où il y a une finalité externe de l'action. Elle décrit une activité dont la fin (l'objet produit) est transitive, extérieure au sujet de l'activité. Pour le dire autrement, elle décrit les activités qui ont pour but la production d'un objet qui n'a pas son principe en lui-même, mais provient de l'agent qui le produit (Aristote, 1983).

On notera que l'on retrouve une équivalence sémantique entre ces deux notions dans les verbes anglais *to do* (praxis) / *to make* (poïesis) servant à désigner la dimension de fabrication.

La Théoria, en latin tardif *theoria*, est une « recherche spéculative », idée reprise au grec ancien *theôria* : 'spéculation'; «procession d'envoyés à un spectacle religieux, à une manifestation religieuse», à la consultation d'un oracle », « ambassade », puis à partir de Platon « contemplation, considération ». Le mot est dérivé de *theôros* « spectateur » et surtout « consultant d'un oracle » et « assistant à une fête religieuse ». L'origine de ce mot par composition de *thea* « spectateur » (théâtre) et *oros* « qui observe » semble problématique. On évoque aussi un rapprochement avec *theo-orôs* « qui observe la volonté de dieu » (H. Roler) (Rey & Tanet, 1998, p. 3816).

La gnôsis. Ce terme du XVII^e siècle est emprunté du grec ecclésiastique *gnôsis*, « connaissance ». Doctrine ésotérique proposant à des initiés une voie vers le salut, par la connaissance de certaines vérités cachées sur Dieu, le monde et l'homme. Par extension, se dit de toute connaissance de caractère initiatique et ésotérique. (Dictionnaire de l'académie

française, IXème édition version informatisée²). Du point de vue de l'histoire des religions et dans la tradition du gnosticisme , elle évoque : « une connaissance se présentant non comme un savoir acquis, mais comme une intuition salvatrice, une révélation intérieure, reposant sur le dualisme de la connaissance et de l'ignorance, du bien et du mal, de l'esprit et du corps, et se fondant sur l'idée que le monde sensible est dominé par des puissances mauvaises, hostiles au Dieu transcendant, source du monde spirituel que le gnostique cherche à connaître ». (Source : Trésor Informatisé de la Langue Française TILF)

L'hexis. Selon Frédéric Gonthier « une continuité spéculative peut être tracée entre le terme grec hexis (du verbe ekheîn, « avoir ») et le terme latin habitus (du verbe habere) qui le traduit » Gonthier, *sd*, In Encyclopédie Universalis).

Dans le domaine noétique, la notion d'habitus demeure relativement univoque. De l'aristotélisme primitif à Thomas d'Aquin, elle renvoie à la qualité intellectuelle autorisant l'acquisition ou la mise en exercice d'un savoir. Dans un sens second, l'habitus reçoit la signification passive et extérieure de manière d'être ou d'apparaître à autrui. Cette acception morphologique de type médical définit l'habitus comme l'aspect général du corps ou du visage. L'habitus indique ainsi un état global de santé ou de maladie, mais il permet également de singulariser une espèce (Diderot et d'Alembert, 1765). (Gonthier, *sd*, In Encyclopédie Universalis)

Associé à des gestes et postures, l'hexis corporelle renvoie à une façon de se mouvoir physiquement, de se tenir de manière distinctive en fonction du groupe social auquel on appartient. L'hexis corporel selon Boltanski (1976), « décrit les règles qui régissent le comportement physique des individus » (p. 155).

Selon Brockart et Schurmans (2001)

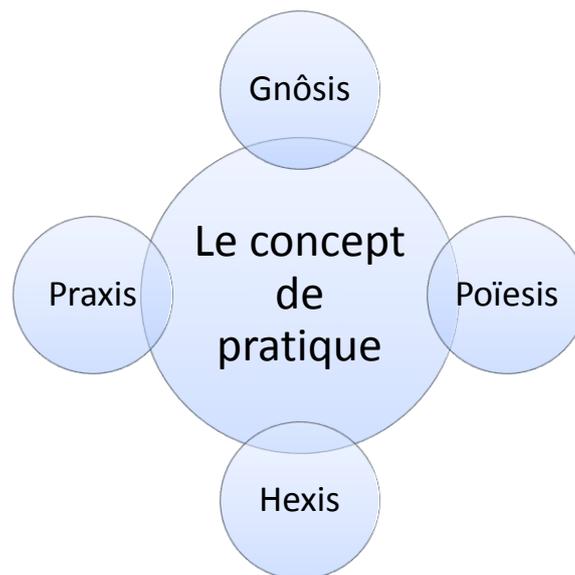
Adaptée de l'hexis d'Aristote par le thomisme, cette notion s'est longtemps inscrite dans l'approche scolastique de la philosophia naturalis de l'esprit humain ; elle y désignait alors une disposition morale acquise et génératrice d'actes, orientée par la raison et la volonté, disposition témoignant d'un dynamisme à mi-chemin entre l'inertie des états et la plasticité des affectations ». (p. 156)

Dans le cadre d'une lecture sociologique, l'hexis traduit l'incorporation dans l'individu de dispositions (sociales, historiques, etc.) qui tendent à générer des conduites de façon autonome. On est ici dans un autre registre que celui de l'action, focalisant le regard sur l'intentionnalité.

² <http://atilf.atilf.fr/academie9.htm>

4. Penser la pratique à partir de l'héritage grec

Ce détour par l'héritage des anciens, nous invite à penser le concept de pratique comme l'articulation de la *praxis*, de la *poïesis*, de la *gnôsis* et de l'*hexis*. Dans une traduction plus moderne, il s'agirait en l'occurrence de poser ce concept comme permettant de penser les liens entre le faire humain dans sa dimension autofinalisée (*praxis*), dans sa dimension de production, ce qui résulte de son action (*poïesis*), le savoir qu'elle contient (*gnôsis*) et l'habitus (*hexis*) qui la détermine.



Que nous pouvons retenir de ce détour par la pensée grec pour penser le terme de pratique ?

La pratique est inscrite dans l'opposition dialectique permanente entre le faire dans sa dimension d'intentionnalité et l'objet qu'elle produit, le résultat de son activité, son effectuation dans le réel. Cette tension exprimerait le caractère hétérotélique de l'action humaine, qui exprime l'idée qu'elle « atteint toujours un autre but que celui qu'elle vise intentionnellement » (Boutinet, 2010, p.9).

La pratique comme une connaissance en acte, intègre aussi du savoir. L'action selon Vergnaud (2002), mobiliserait « un ensemble bien plus important de connaissances que la théorie n'est capable d'en dire ». Autrement dit, la forme opératoire de la connaissance

utilisée dans l'action ne serait que partiellement reflétée par la forme prédicative de la connaissance.

La pratique est portée par des raisons pratiques, est habitée par des dispositions à agir, par un héritage historique, culturel qui oriente son déploiement. Elle est selon la conception de Bourdieu traversée par des habitus, par « des principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations ». (Bourdieu, 1980, p. 88).

La pratique comme un objet discursif, est également pris dans les dimensions du langage et dans les dimensions du vécu d'une action raconté à un autre. Elle s'éprouve comme la volonté de rendre compte de l'action vécue dans sa dimension subjective, en se racontant des histoires, qui peuvent être en ce sens de nature fictionnelle.

La pratique occupe à la fois le statut d'objet de pensée (praxis) et objet vécu (niveau existentiel), elle est le lieu où s'opère la rencontre d'un sujet avec l'expérience du monde pratique et de la réflexion sur cette même pratique.

Le concept de pratique au sens de praxis, se développe autour de la critique d'une conception philosophique qui opposerait trop catégoriquement la théorie et la pratique. Cette conception héritée de Kant selon Manicki (2004) identifierait la théorie à un ensemble de règles, de principes intellectuels ou moraux, et la pratique comme l'effectuation de règles théoriques. Cette définition représentative de l'applicationnisme poserait le problème de l'articulation entre les deux instances, parce qu'elle occulterait « la détermination pratique du théorique et masquerait la détermination théorique du pratique ». (Manicki citant Hegel, 2004, p. 79).

Contre cette vision non dialectique, le concept de praxis affirme qu'il existe une médiation réciproque entre l'esprit théorique et l'esprit pratique, que la pratique et la théorie doivent être situées dans un rapport d'interdépendance, « penser c'est agir » (selon la formule de Piaget).

Il nous semble par ailleurs intéressant dans le cadre de notre travail qui interroge la notion de pratique dans le cadre des métiers relationnels, de faire référence à la pensée du philosophe et psychanalyste Castoriadis (1975), qui définit la praxis comme « ce faire dans lequel l'autre ou les autres sont visés comme des êtres autonomes et considérés comme l'agent essentiel du développement de leur propre autonomie » (p. 112).

Castoriadis précise également ce qu'il faudrait retenir de ce qui caractérise une praxis à travers un ensemble de propriétés qui la distingue des autres activités et permette de mieux la définir.

« La praxis ne se laisse pas ramener à un schéma de fins et de moyens » (p. 112). Ce schéma apparierait la praxis à l'univers de la technique. En ce sens « La praxis ne peut jamais réduire le choix de sa façon d'opérer à un simple calcul » (p. 113).

« La praxis est [...] une activité consciente qui ne peut exister que dans la lucidité ; mais elle est tout autre chose que l'application d'un savoir préalable (et ne peut se justifier par l'invocation d'un tel savoir » (p. 113). Le savoir sur lequel elle s'appuie est toujours « un savoir fragmentaire et provisoire » (p. 113), mais, plus encore ajoute Castoriadis « La praxis elle-même fait surgir constamment un autre savoir, car elle fait parler le monde dans un langage à la fois singulier et universel » (p. 113).

Explicitant le rapport qu'entretient la praxis avec la théorie, l'auteur précise aussi que « La théorie ne pourrait être donnée préalablement puisqu'elle émerge constamment de l'activité elle-même. Élucidation et transformation du réel progressent dans la praxis, dans un conditionnement réciproque. » (p. 113).

C'est au regard de ces éléments que Castoriadis propose une définition de la praxis, la reliant au concept de projet. « Le projet est l'élément de la praxis (et de toute activité) ». Plus précisément, la praxis serait « l'intention d'une transformation du réel, guidée par une représentation du sens de cette transformation, prenant en considération les conditions réelles et animant une activité. » (p. 115).

Pour terminer ce chapitre consacré à la praxis, nous évoquerons à titre illustratif des caractéristiques que semble posséder ce concept, deux images qui nous sont venues à l'esprit et qui relèvent plutôt d'une intuition, voire d'un raisonnement analogique, que d'une réelle démonstration scientifique.

La praxis : un objet fractal³ :

³ Un objet fractal est un "objet géométrique défini par un ensemble de propriétés précises, dont celle d'être auto-similaire, c'est-à-dire que le tout est semblable à l'une de ses parties; Désigne une forme dont l'aspect ne change pas quel que soit l'échelle à laquelle on observe celle-ci"

À la manière d'un objet fractal, la praxis s'apparente à un objet complexe où se conjuguent différentes dimensions imbriquées les unes dans les autres. Un objet où se reflètent les dimensions du social et de la subjectivité. Un objet où s'intériorise l'extériorité du social et où s'extériorise dans le social, l'intériorité du subjectif. Un objet où coexistent différentes temporalités et différents espaces.



La praxis : un fait social total

La praxis semble également présenter les caractéristiques des phénomènes sociaux décrits par Mauss comme relevant du « fait social total ». À ce titre la pratique correspond à la « synthèse de multiples déterminations », et comme le souligne Levi-Strauss, cité par Dubar (1969) comme devant faire « coïncider l'objectivité de l'analyse historique ou comparative avec la subjectivité de l'expérience vécue » (p. 519).

Penser la pratique sous cet angle, nous invite à relier l'individuel et le social, le cognitif et le psychique. Elle présenterait ici, un caractère tridimensionnel mettant en présence une dimension sociologique, une dimension historique, une dimension physiopsychologique.

Il ne s'agirait donc plus seulement de considérer [les pratiques] les faits sociaux comme des choses, mais, aussi et d'abord, comme des représentations, des systèmes de symboles ayant pour l'acteur social des significations précises. Enfin, il devient difficile, sinon impossible, d'isoler totalement un domaine social et d'expliquer [les pratiques] le social par le social sans rendre compte des manifestations physiologiques (les « techniques du corps » par exemple) et psychologiques des phénomènes sociaux. (p. 519, *Ibid*)

DEUXIÈME CHAPITRE – LE CONCEPT DE PRATIQUE DANS LES SCIENCES HUMAINES

Notre intention serait ici de préciser ce que recouvre l'usage du terme de pratique en fonction et à partir de certains angles théoriques spécifiques mobilisés dans les sciences humaines pour penser et décrire cette notion.

Préciser le concept de pratique devrait nous permettre également de mieux saisir quels sont les objets d'analyse privilégiés dans le cadre de l'analyse des pratiques professionnelles.

Avant de rendre compte de la manière dont ce concept est décrit, il nous semble important de souligner en préalable, la difficulté à observer et à saisir les pratiques et les objets qui les constituent. En effet, les pratiques professionnelles n'existent pas en tant qu'objet réel qu'il s'agirait d'observer et de décrire. Elle n'existe qu'en rapport avec un sujet concret en prise avec une situation donnée sur laquelle il cherche à agir. Elle se présente avec le travail comme énigme (Schwartz, 1998) parce qu'elle désigne un objet complexe en grande partie invisible aux yeux du sujet lui-même (Dejours, 2003) et, parce qu'elles font l'objet d'un discours adressé, qui varie selon les destinataires (Clot et Faïta, 2000). Les pratiques professionnelles se représentent donc en ce sens comme des objets sociaux abstraits, difficilement objectivables, qui s'appréhendent à partir d'une modélisation théorique, privilégiant certains objets, en laissant par conséquent d'autres dans l'ombre.

Effectivement selon Beillerot qui énonce cette idée, les pratiques sont « des objets sociaux abstraits et complexes qui ne sont pas des données brutes directement perceptibles », car précise-t-il « bien qu'incluant l'idée de l'application, elle ne renvoie pas immédiatement au faire et aux gestes, mais aux procédés pour faire » (Beillerot, 2003). Elle représente à la fois la règle d'action (technique, morale) qui renvoie à des objectifs, des stratégies, des idéologies et son exercice ou sa mise en œuvre par le biais de gestes, conduites, langages. La pratique rappelle Beillerot s'inscrit aussi dans une réalité psychosociale institutionnelle. Elle se déploie dans des institutions et dans une réalité psychique qui inclut la dimension inconsciente du sujet (2003).

1. Le concept de pratique dans le cadre de l'orientation psychosociologique d'orientation clinique

Ainsi que nous l'avons évoqué, de par son caractère polysémique, le terme de pratique recouvre de multiples dimensions, que tenteront de circonscrire les objets de l'analyse des pratiques.

Par-delà ces différentes dimensions, dans le cadre de l'analyse des pratiques professionnelles, les objets d'analyse sont des objets de discours. L'analyse porte sur des contenus discursifs et non sur l'activité réelle des praticiens, non sur les pratiques effectives. La pratique représente une reconstruction de l'activité. Elle correspond pour le sujet à une traduction de l'expérience vécue et à une mise en questionnement de cette expérience avec d'autres sujets. En ce sens donc l'objet de l'analyse des pratiques ne porte pas tant sur les pratiques dans leur objectivité, mais sur le discours des praticiens à propos de leurs pratiques. Comme le souligne Beillerot, « Ce sont les discours et les sujets discourants qui deviennent, à propos des pratiques professionnelles l'objet même de l'investigation » (Beillerot, 2003).

En poussant la logique de ce raisonnement, les pratiques acquièrent donc un statut quasi discursif et désigneraient selon Barbier (2011) « L'énoncé ou le discours d'un sujet sur sa propre activité – Le plus souvent [précise-t-il] ce que les sujets engagés dans des activités appellent pratique est ce qu'ils veulent bien dire de leur activité dans une communication à autrui » (p. 103).

Ces questions renvoient au statut de l'objet par rapport à l'observateur et à deux types de positionnement. Soit, une observation directe des pratiques dans le cadre d'une approche scientifique d'objectivation de type ergonomique. Soit, l'observation d'un discours tenu sur la pratique, où elle apparaît comme un objet de parole où prévaut le sens construit par le sujet (finalités propres à l'analyse des pratiques). On notera pour nuancer ce dualisme que certains courants du type clinique de l'activité (Yves Clot) tentent aujourd'hui d'articuler ces deux dimensions.

Le choix de privilégier dans l'analyse des pratiques, un travail à partir du discours tenu par les acteurs plutôt que par une observation extérieure objectivante renvoi aux finalités mêmes de l'analyse des pratiques professionnelles, qui visent essentiellement à produire ou à accompagner le changement dans les conduites humaines et qui de ce fait, se soutiennent généralement d'une position épistémologique et d'une éthique du sujet affirmant que le

changement des conduites humaines implique la collaboration libre du sujet aux changements. Cette référence concernant le statut du sujet spécifierait l'analyse des pratiques d'orientation psychosociologique selon Florence Giust-Desprairies. Cette dernière s'étant établie comme une démarche d'intervention sociale basée sur la co-construction du sens (Giust-Desprairies, 2007).

À l'appui de cette argumentation Beillerot (2003) cite Michel Berthelot :

En quoi le sens extérieurement importé par l'analyste serait-il plus juste que celui exprimé par l'acteur ? Le sujet, psychologiquement, voire psychanalytiquement parlant, ne se définit-il pas par l'aptitude à donner un sens acceptable pour lui à la réalité qu'il vit, ce que nous avons appelé à diverses reprises un sens en première personne ? À cet égard, il n'y a nulle part de texte vrai et le sens illusoire donné par l'acteur à son histoire participe au plus profond de sa construction ». (École, orientation et société, Paris, PUF, 1983)

Cette place primordiale concédée à la parole, qui accorde au statut du discours sur les pratiques un rôle déterminant dans les dispositifs d'analyse des pratiques, n'est pas sans soulever quelques problèmes épistémologiques. Dans la perspective dessinée par la sociologie de Bourdieu, le discours ne reflète ainsi pas seulement une position subjective, mais peut être appréhendé comme un construit social. Une énonciation subjective peut ainsi refléter une position sociale intériorisée, mais que méconnaît le sujet de l'énonciation. Se croire libre c'est méconnaître les raisons qui nous déterminent affirmait ainsi Spinoza. « Les hommes se croient libres, pour la raison qu'ils ont conscience de leurs volitions et de leur appétit, et qu'ils ne pensent pas, même en rêve aux causes qui les disposent à désirer (*appetere*) et à vouloir, parce qu'ils les ignorent. » (Spinoza, p. 63).

2. L'approche ergonomique

Selon la définition adoptée par l'Association Internationale d'Ergonomie (IEA), L'ergonomie (ou Human Factors) est la discipline scientifique qui vise la compréhension fondamentale des interactions entre les humains et les autres composantes d'un système, et la profession qui applique principes théoriques, données et méthodes en vue d'optimiser le bien-être des personnes et la performance globale des systèmes⁴.

D'après Bronckart (2004), pour l'ergonomie, « l'activité des travailleurs, c'est leur faire et leur vécu de ce faire, qui s'appréhende à la fois par des démarches d'observation et de mesure des comportements, et par des démarches visant à ce que les opérateurs verbalisent leurs propres représentations des situations de travail ainsi que les multiples aspects de leur agir vécu. » (p. 91).

Selon la tradition classique liée à l'approche ergonomique, on distinguera dans la pratique, ce qui est réalisé et qui correspond à l'activité et ce qui est prescrit par la tâche, la dimension prescrite de l'activité. (Leplat, 1997).

Dans l'optique de la psychologie du travail et de l'approche ergonomique, on évoque ainsi une distinction fondatrice entre la tâche et l'activité, qui décrit l'écart structural entre la prescription (ce qu'il faut faire) et (ce que l'on fait), le travail réel. Dans cet écart, il y a la contribution que chaque opérateur doit apporter pour donner au prescrit son effectivité. La notion d'activité en ce sens suppose donc une mobilisation subjective dans les situations, un « usage de soi » (Schwartz, 2000) et une singularité du déroulement des actions (Astier, 2003).

Cette notion d'activité fait l'objet de controverse (Leplat et Hoc, 1983 ; Clot, 1999) pour savoir si elle doit tenir compte seulement de ce que « le sujet fait, mais également ce qu'il ne fait pas, ne peut faire, choisit de ne pas faire et qui demeure en lui ».(Astier, 2003) Pour reformuler ce questionnement d'une façon plus « orientale », à la manière de Lao-Tseu : Faut-il intégrer la dimension du non agir dans l'agir pour penser la dimension de l'agir ?

⁴ <http://ergonomie.cnam.fr/ergonomie/index.html>

3. Le courant de la science-action et l'approche praxéologique (Schön, Saint-Arnaud)

Proposant une nouvelle épistémologie de la pratique, Argyris et Schön (1978) distinguent deux types de connaissance : la connaissance de l'action, et la connaissance dans l'action. Cette dernière connaissance, non explicitée, tacite permet aux professionnels d'agir efficacement dans des situations différentes.

«Le terme réflexion dans l'action est utilisé [...] pour décrire le processus mental qui permet à un professionnel de s'adapter à chaque situation où il exerce sa profession. La réflexion dans l'action est une sorte de dialogue continu entre le praticien et les événements de sa pratique professionnelle. En apprenant à utiliser systématiquement la réflexion dans l'action, le praticien peut augmenter de façon significative l'efficacité de ses interventions. Il peut aussi développer progressivement une sorte de modèle d'intervention sur mesure». (Saint-Arnaud, 1992, p.51)

Selon Yves Saint-Arnaud (1995), la praxéologie souligne l'idée que dans le domaine de l'intervention, l'action précède le savoir. « La praxéologie est définie comme une démarche structurée qui vise à rendre l'action plus consciente, plus autonome et plus efficace ». (p. 22).

À cette fin la praxéologie se propose de compléter le rapport habituel qui existe entre, d'une part, la pratique et, d'autre part, la recherche ou la formation, en proposant « une nouvelle forme de réflexion-sur-l'action qui permet à des praticiens de produire un discours valide sur leur action » (p. 24).

Dans le cadre d'une approche praxéologique inspirée par les travaux de Schön, l'objet de l'analyse pourra porter sur deux éléments constitutifs de la pratique et leur mise en regard. Celui de la théorie professée et celui de la théorie pratiquée (théorie personnelle pratiquée qui se situe dans le registre de l'implicite).

4. Clinique de l'activité (Clot)

Au concept de pratique, Clot privilégie le concept d'activité, car selon lui, la notion de pratique sous-estimerait la dimension théorique et minorerait la question du métier (Clot, 2007).

Le terme d'activité : Nom féminin est emprunté (1351) au latin médiéval des grammairiens *activitas*, dérivé de *activus*, le latin a pris une valeur didactique générale, celle de la *vis agendi* « force qui pousse à agir ». Le mot désigne la faculté d'agir chez l'homme, puis le fait d'agir (1425) et plus spécialement la vivacité dans l'action, le travail (1536) (Rey & Tanet, 1998, p. 31).

Selon Clot (1999) « L'activité est une épreuve subjective où l'on se mesure à soi-même et aux autres, tout en se mesurant au réel, pour avoir une chance de parvenir à réaliser ce qui est à faire. Les activités suspendues, contrariées ou empêchées, voir les contre-activités, doivent être admises dans l'analyse. »

En effet selon Clot et *al* (2000), l'activité doit comprendre plus que sa simple effectuation, sa dimension non réalisée. « Le réel de l'activité est également ce qui ne se fait pas, ce que l'on cherche à faire sans y parvenir » (p. 2).

Si à l'instar de l'approche ergonomique, la distinction entre la tâche et l'activité demeure centrale, dans la clinique de l'activité, il ne faut pas y voir une relation d'opposition mais de complémentarité. D'après Clot, « Il existe au contraire, entre l'organisation du travail et le sujet lui-même, un travail de réorganisation de la tâche par les collectifs professionnels, une recréation de l'organisation du travail par le travail d'organisation du collectif ». (p. 2) Ce travail étant désigné comme le genre social de métier ou le genre professionnel « organise les attributions et les obligations en définissant ces activités indépendamment des propriétés subjectives des individus qui les remplissent à tel moment particulier. Il règle non pas les relations intersubjectives, mais les relations interprofessionnelles » (p. 3).

5. La didactique professionnelle (Vergnaud, Pastré)

Selon Pastré (2002)

On peut définir la didactique professionnelle comme l'analyse du travail en vue de la formation des compétences professionnelles. C'est une discipline récente, qui n'a pas encore développé toutes ses potentialités. Ses origines plongent dans plusieurs sources: trois domaines théoriques et un champ de pratiques. La première source est le cadre théorique de la conceptualisation dans l'action, développé par Piaget et continué par Vergnaud (1996). La deuxième source est la psychologie ergonomique, notamment de langue française, initiée par Ombredane et Favergé (1955) et continuée par Leplat (1997). La troisième source est la didactique des disciplines, avec une mention particulière pour la didactique des mathématiques, avec des auteurs comme Brousseau (1998) et Vergnaud (1990). (p. 83).

Plus précisément, d'après Maubant et al (2009)

l'analyse du travail s'appuie sur une perspective épistémologique qui postule l'idée que la conception et la mise en œuvre de l'activité est structurée autour de champs conceptuels. La théorie des champs conceptuels développée par Vergnaud (1991) est reprise par Pastré (1997, p.92). Ce dernier définit l'activité comme « un ensemble de situations qui mobilisent un même type d'opérations pour les traiter. » Les champs conceptuels, poursuit Pastré, forment « un ensemble de concepts et d'énoncés qui permettent d'analyser ces situations. C'est enfin l'idée que ces deux ensembles (de situations et de concepts) constituent la solution aux problèmes posés. »

Dans l'optique de la didactique professionnelle, il s'agit effectivement de mieux comprendre comment s'organise l'activité humaine à partir d'une théorie de l'action. Pour citer Pastré (2006) qui résume cette approche.

La théorie de la conceptualisation dans l'action cherche à montrer comment l'activité humaine est tout à la fois organisée, efficace, reproductible et analysable. Elle s'appuie sur deux concepts issus du cadre théorique de Piaget et développés ultérieurement par Vergnaud : les concepts de schème et d'invariant opératoire. Un schème, dit Vergnaud est « une organisation invariante de l'activité pour une classe de situations donnée ». À propos des schèmes, Piaget parle de « sortes de concepts praxiques », qui correspondent à ce qui est généralisable dans une action. Autrement dit, le concept de schème permet de comprendre en quoi l'action efficace combine invariance et adaptation aux situations. S'il n'y avait pas d'invariance dans l'activité, les humains se comporteraient comme des girouettes. S'il n'y avait que de l'invariance, leurs actions seraient totalement stéréotypées et incapables de s'ajuster aux circonstances. (Pastré, 2006, p. 4)

C'est donc autour de l'identification de schèmes et d'invariants opératoires que nous oriente la théorie de la conceptualisation de l'action. Pour préciser la nature des opérations cognitives qu'il s'agit d'appréhender dans le cadre de cette approche, on pourra également se référer aux travaux de Vergnaud (2002) qui propose une définition de la notion de schème et indique les composantes qui le constituent.

Un schème est donc une totalité dynamique fonctionnelle (...) Plus précisément, c'est une organisation invariante de l'activité pour une classe de situations définie. L'invariance caractérise l'organisation et non l'activité ; le schème n'est pas un stéréotype ; il permet au contraire de traiter la contingence et la nouveauté, ce qui ne serait pas le cas s'il s'agissait d'un stéréotype. S'adressant à une classe de situations, c'est un universel. Pour étudier l'activité des individus, notamment les pratiques des enseignants, il est donc nécessaire d'identifier les différentes catégories de situations auxquelles ils sont confrontés, même si les limites de ces catégories ne sont pas hermétiques, ni rigoureusement définies. Un schème comprend nécessairement quatre composantes : un but (ou plusieurs), des sous-buts et des anticipations ; des règles d'action, de prise d'information et de contrôle, qui s'avèrent décisives pour sélectionner l'information pertinente et générer les actions au fur et à mesure : par exemple lorsqu'un enseignant se trouve face à de nombreux élèves, qui prennent la parole de manière désordonnée ; des invariants opératoires, c'est-à-dire des théorèmes-en-actes (propositions tenues pour vraies sur le réel) et des concepts-en-actes (concepts pertinents pour la construction de ces théorèmes en acte) ; des possibilités d'inférence. (Vergnaud, 2002, p. 1)

Selon Pastré (2011), l'analyse du travail en didactique professionnelle repose sur trois notions : les concepts pragmatiques, la structure conceptuelle d'une situation et le modèle opératif.

Nous avons voulu résumer le modèle qu'il propose dans le tableau ci-dessous, pour présenter succinctement les concepts associés à cette démarche qu'il présente dans son article la didactique professionnelle : un point de vue sur la formation et la professionnalisation, Pastré (2011).

L'analyse du travail en didactique professionnelle repose sur 3 notions

Les concepts pragmatiques = concepts mobilisés dans l'action	La structure conceptuelle d'une situation Comprend 3 éléments	Le modèle opératif 3 organisateurs de l'activité
--	---	--

<p>Exemple : le concept de bourrage</p> <p>Ce concept à 3 propriétés</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. / à son origine, il est issu de l'action (n'est pas défini dans les manuels) 2. / sa fonction, il sert à orienter l'action, assure un diagnostic 3. Comporte un dimension sociale, n'est pas totalement implicite 	<p>= ensemble des concepts pragmatiques ou pragmatisés qui servent à orienter l'action (= variables)</p> <p>= indicateurs : observables qui permettent d'évaluer la valeur pris par un concept organisateur</p> <p>Couple indicateur -variables (permet à l'opérateur de s'orienter en fonction de la situation singulière)</p> <p>= classes de situation : À chacune des valeurs prises par les variables (concepts organisateurs) correspond une classe de situation = catégorisation empirique des situations</p>	<p>= comment un opérateur mobilise la structure conceptuelle</p> <p>= manière dont un opérateur à assimilé +/- la structure conceptuelle de la situation</p> <p>Exprime le niveau de compétence, se réfère à la situation de travail.</p> <p>On trouve également ici</p> <p>Des genres professionnels (Clot, 2008)</p> <p>= manières de faire qui sont propres à un groupe professionnel</p> <p>La dimension personnelle, liée à l'expérience passée qu'a acquise le sujet</p> <p>= signature du sujet</p>
---	--	--

6. Analyse des activités (Barbier, J-M)

L'analyse des activités est présentée comme un outil de recherche, un outil de formation et un outil de transformation de l'action. Elle se définit comme « une anthropologie des pratiques professionnelles » [qui viserait] « la construction d'architectures conceptuelles communes à différents champ de recherche correspond à des champs de pratiques » (Barbier, 2011, p. 7)

L'activité y est définit comme :

L'ensemble des processus par et dans lesquels est engagé un être vivant, notamment un sujet humain, individuel ou collectif, dans ses rapports avec son environnement (physique, social, et/ ou mental), et transformations de lui-même s'opérant à cette occasion. (Barbier, 2011, p. 25)

On notera par ailleurs, que dans le cadre de cette approche, l'activité est définie comme une transformation du monde inscrite dans l'espace et le temps. Elle concerne le sujet

et son environnement, elle est à la fois transformation du monde et transformation du sujet transformant le monde.

7. La psychodynamique du travail (Dejours)

Dans la perspective de la psychodynamique du travail, le terme de pratique s'efface au profit d'une conceptualisation centré sur le mot travail.

Un détour par l'étymologie s'avère ici essentiel pour cerner en quoi la sémantique de ce mot s'associe étroitement à l'idée de douleur et de dur labeur, et surtout pour comprendre l'acception de ce terme dans la psychodynamique du travail.

Travailler est un verbe issu du latin populaire *tripaliere*, littéralement « tourmenter, torturer avec le trepalium », du bas latin *trepalium*, nom d'un instrument de torture. En ancien français, travailler signifie « faire souffrir physiquement et moralement, et s'applique spécialement à un condamné que l'on torture, à une femme dans les douleurs de l'enfantement. Le terme acquiert ensuite le sens de transformation acquise par l'effort, puis le sens de « exercer une activité régulière pour assurer sa subsistance »

Le travail quant à lui est un nom masculin, avec son sens technique de « machine ou l'on assujettit les bœufs, les chevaux difficiles pour les ferrer » est issu, par la même évolution qui aboutit à travailler, du bas latin *trepalium*, variante de *tripalium*, composé de trois pieux. Ce n'est qu'au IV^{ème} que le mot devient synonyme neutre pour « activité productive » (Rey & Tanet, 1998, p. 3900)

Ainsi que nous l'avons souligné précédemment, la psychodynamique du travail définit ce dernier, dans la continuité de l'approche ergonomique de tradition française, qui distingue le concept de tâche et d'activité. Dans ce cadre « Le travail, c'est l'activité coordonnée déployée par les hommes et les femmes pour faire face à ce qui, dans une tâche utilitaire, ne peut être obtenu par la stricte exécution de l'organisation prescrite » (Dejours, 2010, p. 41)

D'un point de vue clinique, le travail se définit donc comme « ce que le sujet doit ajouter aux prescriptions pour pouvoir atteindre les objectifs qui lui sont assignés » (Dejours, 2003).

Analyser le travail, c'est analyser un objet biface (Durand, 2009) : analyser la dimension prescrite (ce qui est attendu), comprendre comment les acteurs font face aux situations (le travail effectif). D'où le besoin d'un objet épistémique : le concept d'activité (Grangeat, 2009) qui représente la tâche redéfinie par chaque acteur.

Le travail effectif est difficile à observer, « l'essentiel du travail ne se voit pas et ne s'observe pas » (C. Dejours & Institut national de la recherche agronomique, 2003)

Dans la perspective de la psychodynamique du travail, la souffrance au travail, ne fait pas référence seulement aux pathologies associées à la dégradation des conditions de travail, aux pathologies de surcharge, ou au harcèlement et qui auraient pour origine l'organisation du travail. La souffrance constitue une dimension inhérente au travail, comme le rappelle son étymologie : La dimension de souffrance lui est consubstantielle, en tant que le travail constitue une expérience du réel.

Faire l'expérience du réel à travers le travail, c'est faire l'expérience que dans le travail quelque chose résiste au projet de transformer le monde. Le concept de réel désigne ici, « ce contre quoi on se cogne », sinon, une chose qui ne peut être comprise. Entendu au sens lacanien, « le réel c'est l'impossible » (Lacan, 1970), c'est ce qui ne peut se représenter et échappe au symbolique, du fait, pour évoquer une expression célèbre, que « les mots ne sont pas les choses », ou bien encore selon l'expression de Korzybski (1951) que « la carte n'est pas le territoire »

Dejours en propose cette définition : « le réel c'est ce qui dans le monde, ce fait connaître par sa résistance à la maîtrise technique et à la connaissance scientifique » (C. Dejours, 2010; 1995)

Dans cette optique, selon l'expression amusante de Baudrillard « le réel c'est plus fort que toi », car c'est dans la confrontation au réel que le sujet fait l'expérience de ce qui lui résiste et ce qui s'oppose à sa maîtrise. C'est selon Dejours, par l'expérience du travail que le réel se fait reconnaître et que le sujet éprouve à son contact une expérience subjective alimentant le sentiment d'échec, de doute, d'impuissance (Dejours, 2006)

Selon la psychodynamique du travail, le réel du travail se fait ainsi connaître comme une expérience affective, qui apparaît au sujet comme une énigme et une source d'excitation,

qui suppose l'exigence d'une traduction, d'un travail psychique interne et qui mobilise une intelligence du corps. (Uchida, Sznelwar, & Lancman, 2011)

CHAPITRE TROIS - LE CONCEPT DE PRATIQUE DANS LA PERSPECTIVE DU STRUCTURALISME GÉNÉTIQUE DE PIERRE BOURDIEU

1 . L'objectivisme vs le subjectivisme : deux traditions de pensée en opposition

Afin de procéder à une clarification conceptuelle autour du terme de pratique, nous nous sommes appuyés sur la réflexion de Yves Couturier, qui dans un travail de recherche *Réflexivité, sens pratique et habitus* (1999), problématise de manière approfondie, la notion de pratiques professionnelles.

Selon Couturier (1999), le terme de pratique dans la littérature professionnelle s'inscrit dans une tradition de type actanciel au sens donné par Jean-Michel Berthelot (1990) à ce schème d'intelligibilité⁵. Dans la tradition actancielle, l'action est conçue comme un acte délibéré, intentionnel, issue de la volonté d'un sujet. Dans cette optique, le concept de pratique adossé à l'idéologie professionnelle, se fonderait sur une théorie de l'action valorisant la responsabilité individuelle et le sens moral (Couturier, 1999).

Le terme de pratique dans cette acception portée par la tradition actancielle renverrait donc à la logique des acteurs individuels, libres, sinon inconscient des raisons qui les déterminent et, qui usant de leur pouvoir d'agir, en étant animés essentiellement par une intentionnalité consciente, pensent, organisent leurs actions dans un environnement donné, à partir de leurs compétences et leurs connaissances propres. À côté de cette perspective centrée sur le sujet, d'autres lectures vont insister sur l'idée que les pratiques seraient objectivement structurées par des logiques sociales échappant en partie aux acteurs et préformant en quelque sorte leur champ d'action.

Dans le travail de recension des écrits mené par Couturier (1999) autour du concept de pratiques il ressort en effet l'idée qu'il existe deux grandes traditions intellectuelles qui sont mobilisées pour problématiser cette notion complexe : Une tradition macrosociologique issue de la perspective objectiviste et qui définit les pratiques à travers par exemple la sociologie

⁵ Par schème d'intelligibilité, il faut entendre selon Berthelot, les «éléments logico-cognitifs » permettant de rendre compte des «procédures de pensée transférables à l'intelligence du social » (Berthelot, 1990,p. 242)

des métiers. Une tradition praxéologique⁶ issue de la perspective subjectiviste, qui insiste sur la dimension individuelle et met la notion de réflexivité au cœur de l'agir professionnel.

Parce qu'il propose une sociologie de la pratique se proposant de dépasser en les dialectisant ces deux traditions, l'approche proposée par Bourdieu nous semble en effet particulièrement intéressante à convoquer pour commencer à problématiser la notion de pratique.

On notera que cette articulation s'inscrit à priori dans le cadre d'une perspective dualiste, distinguant et opposant différents niveaux, comme le niveau macro, (le social) et le niveau micro, (l'individu). A contrario d'une approche *moniste* pour laquelle ainsi que le souligne Blay (2006) « l'ensemble des phénomènes relève pour leur propriété d'un même principe ou d'un même ensemble de loi » (p. 530).

Afin de mieux comprendre le projet de Bourdieu visant à dépasser cette opposition historique, nous avons voulu la traduire sous la forme d'un schéma évoquant ces deux grandes conceptions : [Schéma courant objectiviste subjectiviste.docx](#).

2. Le concept de pratique dans l'œuvre de Pierre Bourdieu

Dans son corpus théorique, Bourdieu fait référence au concept de pratique pour penser ensemble et articuler deux traditions philosophiques (au sens où, il s'agit bien de deux *Weltanschauung* dessinant un véritable dualisme ontologique) souvent présenté comme antagoniste, l'approche subjectiviste et l'approche objectiviste.

La tradition de type subjectiviste décrit la pratique comme relevant des intentions d'un acteur libre d'autodéterminer son action, « d'un individu (ou d'un groupe) conscient et libre, qui fait qu'il veut et veut ce qu'il fait en toute circonstance » selon l'expression de Accardo, (2006, p. 291).

Elle témoigne dans cette optique de l'idée que la subjectivité est étrangère par essence à la société et à ses structures objectives externes et postule en ce sens une métaphysique du sujet, un sujet hypostasié non réductible à un ensemble des déterminismes sociaux.

⁶ Au sens pris par ce terme dans le cadre de l'approche issue de l'analyse réflexive (Schön), ou bien encore porté par Yves Saint-Arnaud

C'est ce postulat qui correspond à l'approche microsociologique et qui privilégie une lecture phénoménologique des comportements individuels, comportements déterminés par la perception subjective qu'ont les acteurs d'une situation donnée (perspective anti-structuraliste) que soutient le courant de l'ethnométhodologie et que défendait en partie l'expression employée par H. Garfinkel « les acteurs ne sont pas des idiots culturels ». Autrement dit, ne sont pas des marionnettes manipulées, simplement agies par les structures sociales.

En résumé, ce paradigme qui s'incarne dans le courant de l'individualisme méthodologique, les théories de l'acteur rationnel, renvoi à une théorie du sujet échappant aux déterminismes sociaux, à un sujet-auteur pouvant se situer comme étant à l'origine de ses actions.

Dans la perspective objectiviste, le sujet en tant qu'agent social ne peut prétendre à son autodétermination, il est considéré comme le produit de son histoire, et son inscription dans un champ social-historique prédétermine en partie son devenir. En ce sens le sujet retrouvant là son étymologie, du latin *subjicere*, signifiant " placer sous ", est assujetti à l'ordre social et à ses structures objectives externes. (Contrairement au concept d'individu dont l'acception laisse entendre un « sujet » supposé libre)

A ce postulat correspond l'approche macrosociologique (par exemple la macrosociologie des professions) ou s'exprime l'idée que les pratiques relèvent de logiques sociales, qui structurent foncièrement le jeu des acteurs, ou plutôt des agents (perspective structuraliste).

On notera que ces deux paradigmes représentant la tradition objectiviste et subjectiviste comprennent des positions plus nuancées et moins radicales que le schéma quelque peu binaire que nous dessinons ici. Sans doute serait-il pertinent de situer sur un curseur ces différentes conceptions oscillant entre ces deux positions extrêmes.

Dans le cadre du structuralisme génétique de Pierre Bourdieu et de la théorie constructiviste, la pratique, parce qu'elle est inscrite dans le champ social, est à la fois déterminée par des investissements subjectifs personnels de la part des sujets et par des structures objectives externes dans une incessante dialectique de l'intériorité et de l'extériorité (Accardo, 2006).

Autrement dit ainsi que le souligne Lenoir (2007), Bourdieu « réunit dialectiquement les structures objectives, sociohistoriquement produites, et les représentations subjectives et considère qu'elles doivent être analysées dans leurs rapports constitutifs » (p. 10).

C'est a priori dans cette perspective épistémologique que nous situerons donc notre travail de recherche, notamment parce qu'elle semble s'articuler assez logiquement avec l'orientation psychosociologique.

3. Le sens pratique dans la sociologie de Bourdieu

Bourdieu, dans son esquisse d'une théorie de la pratique (1972), conceptualise la notion de pratique comme un axe sur lequel s'articule le rapport dialectique entre subjectivisme et objectivisme. Les écrits de Ogien (1985, p.175), cité par Couturier (1999), permettent de mieux saisir comment à partir du concept de raison pratique il situe sa réflexion.

[La raison pratique] repose sur l'idée que dans l'« activité réelle en tant que telle » se dévoile la vérité objective du monde social: c'est de ce point de vue que l'auteur est saisi dans son: rapport pratique au monde, cette présence pré-occupée et active au monde par où le monde impose sa présence, avec ses urgences, ses choses à faire ou à dire[...]. Le monde pratique qui se constitue dans la relation avec l'habitus comme système de structures cognitives et motivatrices est un monde de fins déjà réalisées, [...] et d'objets dotés d'un « caractère téléologique permanent », comme dit Husserl, outil ou institutions[...].

Le sens pratique serait ainsi donné dans un rapport d'immanence au monde social, dans lequel est immergé l'acteur, comme de l'eau dans l'eau. Sa raison pratique constitue le prolongement de son inscription dans le monde social et en exprime la continuité. Il n'y pas de coupure entre le monde social, où habite l'acteur et les raisons pratiques qui l'habitent venant de ce monde.

C'est à partir du concept d'habitus que Bourdieu propose une théorie de la pratique lui permettant de sortir de l'opposition entre le subjectivisme et l'objectivisme. Sans insister ici sur l'histoire de ce concept essentiel, retenons l'une de ces définitions les plus précises :

Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui

peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement “réglées” et “régulières” sans être en rien le produit de l’obéissance à des règles et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l’action organisatrice d’un chef d’orchestre. (Bourdieu, 1980, p. 88-89)

Ainsi, l’habitus (du verbe latin *habere* qui signifie « avoir ») représente-t-il un ensemble de dispositions socialement acquises à agir, à penser, percevoir et penser d’une façon déterminée. Selon Accardo, (2006), « l’habitus est un avoir acquis qui s’est transformé en être » (p. 153). Pour citer à nouveau Bourdieu, il représente une « histoire incorporée, faite nature, et par là oubliée en tant que telle, [...] est la présence agissante de tout le passé dont il est le produit: partant, il est ce qui confère aux pratiques leur indépendance relative par rapport aux déterminations extérieures du présent immédiat » (Bourdieu, 1980, p. 94).

Toujours selon Bourdieu, l’habitus agit à la manière d’une « grammaire génératrice des pratiques » (Bourdieu, 1972, p. 178). Il représente dès lors ainsi que le souligne Lenoir, « une médiation entre le système des régularités objectives et le système des conduites individuelles, et il les intériorise. Ainsi, l’habitus, en tant qu’intégration de dispositions sociales, rend possible par la pratique du sujet humain l’extériorisation de l’intériorisation de cet habitus. (Lenoir, 2006, p. 9)

La notion de pratiques qui découle de ce concept d’habitus occupe ainsi une position centrale dans l’œuvre de Pierre Bourdieu qui y recourt fréquemment et les inscrit pour le redire à nouveau, dans une tension dialectique entre une lecture subjectiviste et une lecture objectiviste. Dans la suite de notre réflexion, nous choisirons [si cela s’avère pertinent ?] de parler de tension dialogique, au sens donné par Morin (1997) à ce terme qui le définit comme la présence nécessaire et complémentaire de processus ou d’instances antagonistes, parce qu’elle nous paraît plus approprié pour décrire l’irréductibilité de ces deux grandes traditions philosophiques, notamment parce que le rapport dialectique visant à dépasser leur opposition, peut difficilement se résoudre en une synthèse supérieure.

On notera également que le concept de pratique chez Bourdieu s’inscrit dans une critique des lectures intellectualiste de l’action, de la critique d’une conception « qui tend à réduire l’action au point de vue intellectuel de celui qui l’observe au détriment du point de vue pratique de celui qui agit » (Corcuff, 2010).

Ainsi grâce à la notion d'habitus, Bourdieu, rend compte «du fait que les conduites (économiques ou autres) prennent la forme de séquences objectivement orientées par référence à une fin, sans être nécessairement le produit, ni d'une stratégie consciente, ni d'une détermination mécanique. Les agents tombent en quelque sorte sur la pratique qui est la leur plutôt qu'ils ne la choisissent dans un libre projet ou qu'ils y sont poussés par une contrainte mécanique». (Bourdieu, 1987, p. 127)

Dans le cadre de cette perspective, la notion de pratique revêt ainsi une signification qui ne l'assimile pas qu'à une action intentionnelle déterminée par un sujet conscient et libre, et elle obéit en ce sens à une logique qui n'est pas celle de la rationalité scientifique.

Ainsi selon Bourdieu (1980), «il faut reconnaître à la pratique une logique qui n'est pas celle de la logique pour éviter de lui demander plus de logique qu'elle ne peut donner et de se condamner ainsi soit à lui extorquer des incohérences, soit à lui imposer une cohérence forcée» (p. 144)

Dans le même ordre d'idée, exprimant la thèse selon laquelle, il n'existe pas de pratique ex nihilo, forgé dans l'instantanéité du présent selon Bourdieu, les idées pures n'existent pas. Elles se sont forgées dans un monde social. Les idées sont socialement situées, car elles ont un passé, une histoire, un inconscient, un lourd héritage, que la raison scholastique à tendance à oublier. (Bourdieu, 1997) dans son ouvrage intitulé Méditations pascaliennes.

Toujours dans Esquisse d'une théorie de la pratique (1972) Bourdieu présente ainsi son projet de recherche praxéologique et décrit le mode de connaissance qu'elle représente :

Si le mode de connaissance praxéologique peut apparaître comme un retour pur et simple au mode de connaissance phénoménologique et si la critique de l'objectivisme qu'il implique s'expose à être confondue avec la critique que l'humanisme naïf adresse à l'objectivation scientifique au nom de l'expérience vécue et des droits de la subjectivité, c'est qu'il est le produit d'une *double translation théorique*; il opère en effet un nouveau renversement de la problématique que la science objective du monde social comme système de relations objectives et indépendantes des consciences et des volontés individuelles a constituée en posant elle-même les questions que l'expérience première et l'analyse phénoménologique de cette expérience tendait à exclure. De même que la connaissance objectiviste pose la question des conditions de possibilité de l'expérience première, dévoilant par-là que cette expérience se définit, fondamentalement, comme ne posant pas cette question, de même, la connaissance praxéologique remet sur ses pieds la connaissance objectiviste en posant la question des conditions de possibilité de cette question (conditions théoriques et aussi sociales) et fait apparaître du même coup que la connaissance objectiviste se définit, fondamentalement, comme excluant cette

question : dans la mesure où elle se constitue contre l'expérience première, appréhension pratique du monde social, la connaissance objectiviste se trouve détournée de la construction de la théorie de la connaissance pratique du monde social dont elle produit, au moins négativement, le manque, en produisant la connaissance théorique du monde social contre les présupposés implicites de la connaissance pratique du monde social; la connaissance praxéologique n'annule pas les acquis de la connaissance objectiviste, mais les conserve et les dépasse en intégrant ce que cette connaissance avait dû exclure pour les obtenir ». (Bourdieu, 1972, p. 163-164)

Citant Wacquant pour préciser les orientations épistémologiques dans lesquelles se déploient la pensée de Bourdieu, Couturier (1999) affirme que sa théorie de l'action est moniste en ce sens qu'elle rejette les oppositions entre extériorité et intériorité, entre conscience et inconscience, etc. L'intentionnalité est d'abord pratique, pré-réflexive en grande partie. Wacquant écrit que Bourdieu: [...] s'appuie en particulier sur l'idée, chère à Merleau-Ponty, que la *corporéité intrinsèque du contact préobjectif entre sujet et objet* de façon à restituer le corps comme source d'une intentionnalité pratique, comme principe d'une signification intersubjective enracinée au niveau préobjectif de l'expérience. (Bourdieu, Wacquant, 1992, p. 27)

Pour citer à nouveau Wacquant exposant les conséquences de ce concept de réflexivité, et comment il se traduit d'un point de vue épistémologique dans le cadre des recherches en sciences sociales par le souci d'élargir son objet afin « d'objectiver le sujet de l'objectivation », il écrit:

[...] la réflexivité requiert moins une introspection intellectuelle qu'une analyse et un contrôle sociologique permanent de la pratique. [et elle] ne présuppose pas une réflexion *du sujet sur le sujet*, [...] Elle requiert plutôt une exploration systématique des " catégories de pensées impensées qui délimitent le pensable et prédéterminent le pensé" (Bourdieu, 1982, p. 1a) [...] Le retour qu'elle exige va bien au-delà de l'expérience vécue du sujet pour englober la structure organisationnelle et cognitive de la discipline. [...] Il s'ensuit que le sujet de la réflexivité doit, en dernière analyse, être le champ des sciences sociales lui-même. (Bourdieu, Wacquant, 1992, p. 35)

On l'observe ici, Le concept de réflexivité dans l'œuvre de Bourdieu se situe au cœur de sa réflexion sur la pratique. Présente à de multiples niveaux cette notion y occupe une place centrale que nous tenterons de mieux définir dans la suite de nos travaux.

On rappellera aussi, que l'analyse réflexive inscrite également au cœur des travaux de Schön (1974-1985) de même que dans l'approche praxéologique développée par Saint-Arnaud et Lhotellier recouvre une tout autre signification que dans la sociologie réflexive de

Bourdieu, pour prendre plutôt le sens, si nous reprenons l'expression citée précédemment, d'une réflexion du sujet sur le sujet.

QUATRIÈME CHAPITRE - PRATIQUE ET RÉFLEXIVITÉ

1. Les cinq plans de la réflexivité selon Couturier

Faisant référence aux travaux d'Eraly sur les niveaux de réflexivité, Couturier (1999) reprend l'idée selon laquelle l'action humaine se composerait de trois plans irréductibles les uns aux autres:

- 1, Le plan irréfléchi: le tacite, l'incorporé, le rapport pratique au monde,
2. Le plan réfléchi: le discursif, la mobilisation de la pensée sur un objet.
- 3, Le plan réflexif: l'objet de la réflexion est soi.

À partir de cette thèse et en référence à la conception théorique de Bourdieu, Couturier démontre que la centration de l'agir professionnel sur le plan réflexif « constitue [...] une réduction majeure de l'action professionnelle à la dimension de production discursive du rapport du professionnel ou de la professionnelle au monde tel que perçu ». (Couturier, 1999, p. 43)

L'approche praxéologique s'intéressant prioritairement au plan réflexif mineur, voir délaisse ce qui constitue pourtant une dimension essentielle de la pratique : le plan irréfléchi, le rapport pratique au monde. Couturier (1999)

La notion de réflexivité enrichie de cette « déconstruction » critique gagne ainsi en complexité, et permet au concept de pratique en le rattachant à d'autres dimensions de s'ouvrir à une analyse plus fine de ce qui constitue les pratiques professionnelles.

Selon Couturier (2007) reprenant les thèses avancées par Bourdieu, « la réflexivité n'est pas le privilège d'un sujet seul avec son esprit, son regard tourné en lui-même » (Couturier, p. 18). « Il n'y a pas de pensée pensante » (Bourdieu, 2003) La réflexivité consiste au contraire dans cet effort d'objectivation qui passe notamment par des sciences sociales critiques permettant de penser l'impensé du social.

Couturier définit la notion de réflexivité à travers cinq plans :

1. le plan irréfléchi: le tacite, l'incorporé, le rapport pratique et immédiat au monde. Il s'agit de la méthode des ethnométhodologues, de l'interactionnisme matérialiste de Goffman, du *Sens pratique* de Bourdieu. Sur ce plan se situent à la fois *l'habitus* et *l'éthos*, au sens de Nélisse;
2. le plan réfléchi subjectivant: la parole, la mobilisation de la pensée sur un objet dans une relation affective, dans sa nécessité de produire du sens. Il s'agit de la réflexion au sens commun du terme. Elle ne dissocie pas l'objet de la réflexion de l'expérience de la réflexion;
3. le plan réfléchi objectivant : travail d'objectivation, production d'un *logos*, le reflet scientifique de Lénine, l'objectivation de Bourdieu et ses propositions pour une sociologie réflexive. Il est question ici d'une méthode d'objectivation inspirée d'un rationalisme historiciste;
4. le plan réflexif: l'objet de la réflexion est soi, son action, son expérience. Il s'agit du principal sens trouvé dans la littérature professionnelle et il réfère à la conceptualisation pratique de la réflexivité;
- 5, le plan médié : il n'y a pas de regard focal; le social produit et se reproduit dans l'interaction des institutions, Il s'agit de la partie institutionnelle de la réflexivité développée par Giddens, Le rapport du sujet à son expérience est médié par le mouvement de structuration du social.

Ainsi selon Couturier :

Les cinq plans de la réflexivité que nous suggérons permettent de saisir à la fois les dimensions objectives de toute pratique et la perception subjective qu'en ont les agents. Le concept de pratique professionnelle comme navigation à vue permet d'articuler, les uns aux autres, des concepts a priori objectivant, comme *habitus* et *sens pratique*, à des concepts subjectivant comme projet de soi ou praxis. (Couturier, 1999, p. 119)

2. Le concept de pratique comme « navigation à vue »

À partir de la sociologie de la pratique de Bourdieu, Couturier élabore une conceptualisation de la notion de pratiques professionnelles.

La mise en rapport de *l'habitus*, du *sens pratique* de l'agent et des *raisons pratiques* dans l'objet *pratique professionnelles*, telles que nous les concevons, permet d'avancer une conceptualisation de la notion de *pratiques professionnelles*. Nous la concevons comme l'ensemble des choix, actions, gestes et discours d'un agent socialement situé. Nous entendons par *socialement situé* une trajectoire sociale traduisant un *habitus* et un ensemble de raisons pratiques déterminant en grande

partie le travail de l'agent. Il doit néanmoins interpréter ces cadres, interagir dans des situations complexes, faire des choix également complexes. (Couturier, 1999, p. 90)

En conceptualisant la notion de pratique en la situant dans un rapport trialectique entre raisons pratiques, sens pratique et *habitus*, et en l'associant aux cinq plans de la réflexivité décrits précédemment Couturier définit ainsi un cadre conceptuel lui permettant d'analyser la pratique professionnelle dans toute sa complexité.

Ainsi selon l'auteur, la pratique professionnelle se définit comme une navigation à vue se réalisant à la rencontre *d'habitus*, *d'éthos*, et de cinq plans de la réflexivité en situation:

La pratique professionnelle est une pratique socialement située et instituée qui exige de la travailleuse sociale ou du travailleur social qu'il *navigate à vue* dans un social incommensurable, dans un réseau de contraintes inextricables. Nous entendons la navigation à vue comme la capacité d'un agent socialement situé (notamment à travers son *habitus* et son *éthos*) de lire l'incommensurabilité du social et de développer des pratiques relativement adaptées aux raisons pratiques conditionnant son travail. Ces professionnels et professionnelles doivent rencontrer des exigences d'efficacité pratique pour le moins impératives. Le concept développé dans ce mémoire permet de s'approcher au plus près de la complexité de la pratique sans sacrifier à un essentialisme prégnant, car constitutif de la professionnalité. (Couturier, 1999, p. 118)

3. La pratique : un objet psychosociologique complexe reflétant les interactions du social et du psychisme

Il nous semble que cette position épistémologique envisageant conjointement de penser la pratique à partir d'une dialectique articulant les logiques sociales et les théories du sujet, rejoint celle exprimée généralement par la psychosociologie et celle soutenue notamment par la sociologie clinique De Gaulejac « l'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à se faire le sujet » Vincent de Gaulejac, *La névrose de classe, Paris, Éditions Hommes et groupes, 1987, p. 27*

Cette idée est également présente dans certaines approches psychologiques. Ainsi pour citer Marc et Picard(2008) à propos de la dialectique entre l'intrapsychique et les dimensions interpersonnelles

L'intrapsychique apparaît comme du relationnel intériorisé (c'est-à-dire que notre psychisme se construit par intériorisation des relations de l'enfance) ; mais aussi que le relationnel est de l'intrapsychique projeté (nous projetons dans nos relations

actuelles à autrui les prototypes relationnels que nous avons intériorisés pendant notre enfance. Ce double mouvement d'intériorisation et d'extériorisation explique la complexité des relations affectives qui s'ancrent autant dans un imaginaire intemporel que dans la réalité actuelle. (2008, p. 57)

La pratique apparaît comme du social intériorisé, la pratique se construit par intériorisation des relations sociales (théorie de l'habitus), mais le social se fabrique aussi à partir de pratiques singulières projetées à partir de la conception de sujets qui interprètent le social.

De même que dans les réflexions de Nobeit Elias (1939), à propos de la construction de l'individu et l'idée que « la société produit des individus qui produisent la société ». Ou bien encore celle exprimée par Morin à partir de sa théorie de la complexité qui décrit des rapports dialogiques entre la sphère individuelle et la sphère sociale.

Nous ferons le choix dans notre travail de recherche, de développer notre cadre conceptuel à partir de problématisation proposée par Couturier. Ainsi, pour reprendre sa conceptualisation de la réflexivité articulant le choix entre des concepts objectivant et subjectivant, et pour schématiser cette tension dialogique entre ces processus interreliés, nous faisons l'hypothèse que l'analyse des pratiques pourrait constituer un double processus d'objectivation et de subjectivation dont l'enjeu principal viserait à rendre compte de l'articulation complexe entre les différents niveaux de réflexivité. (Cette hypothèse devant être confirmée)

CINQUIÈME CHAPITRE – LE CONCEPT DE PRATIQUE DANS LES MÉTIERS RELATIONNELS

Nous avons choisi de parler de métiers relationnels dans le cadre de notre travail parce qu'en insistant sur leur composante relationnelle, cette appellation nous semble exprimer ce qui se trouve au cœur de son exercice. Toutefois, il existe dans la littérature scientifique d'autres manières de nommer ces métiers où la dimension humaine est centrale. On parlera ainsi de métiers « à forte composante relationnelle », « de métiers de l'interaction humaine », « de métiers adressés à autrui », « de métiers du social », « de métier sur l'autre », « de métiers de service ».

Dans ce chapitre nous chercherons à esquisser les contours de ces métiers relationnels, et nous nous demanderons s'il existe-t-il des caractéristiques communes à ces métiers, et en quoi ils s'avèrent être spécifiques ?

1. De quoi sont faites les pratiques dans les métiers relationnels ?

Quand on évoque le projet de comprendre comment l'être humain travaille, quand on nourrit l'intention d'analyser une pratique relationnelle, on se trouve vite plongé dans une grande perplexité face à une tâche si complexe.

Cette difficulté nous semble à la fois liée à la complexité même du concept de pratique et aux multiples questions auxquelles il faut répondre qu'en on se propose de rendre compte et d'explicitation une pratique professionnelle et d'autres parts à la difficulté de rendre compte des pratiques dans les métiers relationnels du fait précisément de la spécificité de ces métiers.

En effet une multitude de questions se posent lorsque l'on nourrit l'intention d'appréhender ces métiers. Sur les termes à employer pour décrire l'action professionnelle : faut-il la nommer intervention, pratique, action ? Sur le statut de l'autre : objet ou sujet de l'intervention ? Sur les éléments à considérer selon qu'il vise la personne, son comportement, ses outils, le langage utilisé, l'interaction elle-même ? Sur le contenu de cette relation, en grande partie invisible et difficilement accessible à l'observateur, du fait de sa dimension cachée (qui est associée à la subjectivité dans la psychodynamique du travail). Mais aussi, sur les aspects à prendre en compte selon que l'on considère l'acte dans sa dimension cognitive ou opérative (ainsi que le conceptualise la didactique professionnelle). Sur les moments clés

de l'action à considérer (prise d'informations, formation du jugement et de la décision). Sur le niveau où situe l'action (macro-méso-micro) qui relève de différents niveaux d'activité, ou bien encore sur la dimension temporelle de l'action, qui la situe à différents moments. Autant d'interrogations qui montrent combien est véritablement complexe le projet de comprendre les pratiques, et plus encore celui de les analyser.

2. L'environnement des métiers relationnels

Nous nous ne développerons pas ici notre propos, mais il nous paraît important dans le cadre d'un travail sur les pratiques de resituer ces dernières dans le contexte socioéconomique actuel afin de mieux comprendre leurs évolutions. Du point de vue macro, qui concerne la structuration et l'évolution de leur environnement, la dimension sociopolitique et économique, on observe en effet une mutation du travail social marqué par la critique de l'état providence et la pression des politiques néolibérales, une évolution des textes juridiques encadrants les activités (nouvelle loi, 2005,2007). Logique du projet (Cf à ce sujet les ouvrages de J.-R Loubat et de J. Rouzel)

Du point de vue méso, qui touche les organisations de travail et les stratégies mises en œuvre dans les établissements pour répondre aux exigences des autorités de tutelles, on observe la mise en place de démarches qualité, la montée des logiques d'évaluation, de contrôle, sous le primat de la rationalité instrumentale.

Du point de vue micro, qui intéresse les pratiques sur le terrain, il serait intéressant de constater les impacts de ces évolutions sur les actes éducatifs et comment ceux-ci infléchissent les pratiques des professionnels.

3. Les caractéristiques communes aux métiers relationnels, ce qui les différencie des autres métiers

- La composante relationnelle constitue le cœur du métier dans le travail social Elle évoque « un métier où l'on ne peut laisser son cœur à la maison » (Couturier, 2011) au sens où la relation apparaît comme fondement de la professionnalité du travail social.

- La nature de cette relation représente un niveau de complexité difficile à analyser

- La complexité des tâches à effectuer

(Couturier, 1999) « Pour Maheu et Bien-Aimé (1996), le travail social fait partie de ces champs disciplinaires où la complexité est inhérente au fait que l'objet et la finalité du travail impliquent des êtres humains. Les auteurs parlent de travail réflexif « parce qu'il implique des boucles de récursivité de connaissances, d'émotions, de jugements de valeur susceptibles d'être réinvestis dans le rapport entre producteur et l'utilisateur » (Maheu et Bien-Aimé, 1996, p. 190)

- L'incertitude (du fait de complexité)

Certains métiers comme le travail social, la consultation en management ou la médecine, comportent une part d'incertitude. Cette exigence relationnelle d'une rencontre pratique comme condition du travail de certains métiers nous semble déterminante. Nous utiliserons le concept de *métier relationnel* comme catégorie analytique formelle ». (Couturier, 1999)

- Les métiers relationnels des métiers « impossibles ».

Selon une expression⁷ prêtée à Freud, enseigner, éduquer et gouverner représenteraient trois métiers impossibles, car la réussite dans ces métiers n'est jamais assurée et, ils confrontent souvent celui qui les exerce à côtoyer l'échec. Cette boutade de Freud, si elle répond bien à celle de Dejours (2010), qui énonce souvent à propos du travail, « Travailler c'est échoué », montre surtout que ces métiers se trouvent au cœur du paradoxe de la construction de l'autonomie et, qu'ils témoignent de la limite de l'influence qu'un individu peut exercer sur les autres.

De ce fait, le travail dans les métiers relationnels confronte le sujet à un réel difficilement maîtrisable, met le travailleur social en face à de besoins qui se dérobent, sinon devant des demandes insaisissables. Dès lors, nous sommes bien en présence d'un réel, qui d'après Dejours (2003), « se fait connaître sous la forme de l'échec, par sa résistance aux procédures, aux savoir-faire, à la technique, à la connaissance, c'est-à-dire par la mise en échec de la maîtrise » (p. 14).

Ces limites, liées à l'épreuve du réel du travail, selon Perrenoud (1994), tiennent essentiellement à trois aspects : « à la singularité, à l'identité, à la résistance, aux initiatives, aux mécanismes de défense, aux opacités et ambiguïtés de la personne prise en charge » ; l'action éducative nécessitant une coopération active, jamais définitivement acquise du sujet pris en charge. Et d'autres parts « à la singularité à l'identité du preneur en charge, à ses

⁷ Cette expression est en réalité reprise par Freud, ainsi que le démontre Cifali dans son article *Métier « impossible » ? une boutade inépuisable*, Le Portique [En ligne], 4 | 1999

propres limites et ambivalences face à celui dont il a la charge. Enfin, à la singularité de la relation, intersubjective, mais aussi interculturelle qui se noue entre deux personnes. » (p. 5)

- La dimension interdisciplinaire du travail.

Un métier qui s'exerce souvent dans l'interdépendance avec d'autres métiers dans des lieux où se pose la question du travail en équipe, des liens de coopération entre les professionnels et plus généralement des questionnements autour du « travailler ensemble ».

- Un métier de l'interaction humaine ou l'activité est fortement contextualisé, ou la part du prescrit est plus faible que pour d'autres métiers. Un métier où les professionnels ont souvent « carte blanche » pour jouer leur rôle d'acteurs sociaux, mais aussi où le manque de prescription peut également insécuriser les praticiens ou les renvoyer à une certaine impuissance quand les missions qui leurs sont confiés ne sont pas indexés sur des moyens ou sur des méthodes permettant de les mener à bien ou de guider les activités.

- Un métier où la part de bricolage est conséquente, où selon les propos de Soulet, « la primauté du bricolage comme forme concrète de travail rend [...] difficile toute appréhension formelle de celui-ci » (Soulet, 1997, p. 45). Un métier où le bricolage rend quasi impossible l'évaluation des productions concrètes du travail.

- Des métiers où l'activité professionnelle se déploie autour d'une dimension technique supposant la maîtrise de savoirs et de méthodes (Couturier et Chouinard, 2008), maîtrisable et communicable sous forme de règles (Soulet, 1997) et une dimension relationnelle, insistant sur la qualité d'une dynamique communicationnelle interpersonnelle, difficilement saisissable de manière rationnelle. (Chouinard, Couturier, Lenoir, sd).

- Des métiers relationnels qui relèvent d'une praxis, qui vise autrui comme être autonome, dans la mesure où ces praxis hypostasient, supposent un sujet co-constructeur du soin, de l'acte éducatif, dans la mesure où l'autre est considéré comme acteur du soin, de son projet d'insertion ou d'éducation. En ce sens, les métiers du social se différencient de la relation de service, qui relève selon nous d'une autre logique de type marchande, où l'autre est investi du statut de client.

Conclusion provisoire

Nous avons conscience du caractère inachevé de notre travail autour de la sémantique de l'action, et de sa dimension inachevable dans la mesure où s'intéressé à la notion d'activité revient à convoquer l'ensemble des sciences humaines, dans le mesure l'étude de l'activité humaine constitue précisément son objet, mais convoque également des pans entiers de l'histoire de la pensée philosophique.

A travers l'approche de la notion de pratique, nous avons toutefois pris conscience du caractère assurément multidimensionnel et complexe de ce terme dès qu'il s'agit d'en préciser les contours conceptuels, et du fait de cette complexité de la nécessité de construire un cadre théorique solide, et explicitement bien étayé pour circonscrire et définir son usage dans le cadre d'un travail de recherche.

Références bibliographiques

- Aristote. (1983). *Ethique à Nicomaque*. Introduction, notes et index par Tricot, J. Paris : Librairie Philosophique J. Vrin.
- Accardo, A. (2006). *Introduction à une sociologie critique - Lire Pierre Bourdieu*. Marseille : Éditions Agone.
- Barbier, J-M. (2011). *Vocabulaire d'analyse des activités*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Blay, M. (2006). *Dictionnaire des concepts philosophiques*. Larousse, CNRS éditions.
- Berthelot, J-M. (1990). *L'intelligence du social. Le pluralisme explicatif en sociologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bertram, G.-W., Blank, S. Laudou,C., Lauer,D.(2005). *Intersubjectivité et pratique Contributions à l'étude des pragmatismes dans la philosophie contemporaine*. Paris : L'Harmattan.
- Boltanski, L et Chiapello, E (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.
- Boltanski, L. (1996). *Die soziale verwendung des korper. D./Ritter, V. Zur geschichte des korpers*, Munich.
- Boutet, M. (2004). *La pratique réflexive : Un apprentissage à partir de ses pratiques*. Université De Sherbrooke.
- Bourdieu, P. (2003). *Méditations pascaliennes*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. (2000). *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P (1994). *Raisons pratiques – sur la théorie de l'action*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bourdieu, P. (1987). *Choses dites*. Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique précédée de trois études d'ethnologie kabyle*. Genève: Droz.

- Bourdieu, P et Wacquant, L. (1992). *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris : Éditions du Seuil.
- Boutin, G. (sd). L'analyse réflexive. Département des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal.
- Boutinet, J.-P. (2010). *Grammaire des conduites à projet*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Bronckart, J-P et Groupe LAF. (Ed.). (2004). Agir et discours en situation de travail. *Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation*, 103. Université de Genève.
- Bronckart, J.-P et Schurmans, M.-N. (2001). Pierre Bourdieu - Jean Piaget : habitus, schèmes et construction du psychologique. In Bernard Lahire (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu* (p. 153-175). Paris : La Découverte. Poche. Sciences Humaines et Sociales.
- Chouinard, I., Couturier, Y. et Lenoir, Y.(sd). *Le défi de l'analyse de la relationnalité dans les métiers relationnels : apports de la didactique professionnelle pour la formation en travail social*. Centre de recherche sur l'intervention éducative, Université de Sherbrooke.
- Clot, Y. (2007). De l'analyse des pratiques au développement des métiers. *Éducation et didactique*, 1(1), 83-93.
- Clot, Y. (2006). *La fonction psychologique du travail*. Presses Universitaires de France, Paris.
- Clot, Y., Faïta, D., Fernandez, G et Scheller, L. (2000). Entretiens en autoconfrontation croisée : une méthode en clinique de l'activité. *Piste. Réflexion sur la pratique*. 2(1).
- Couturier, Y. et Chouinard, I. (2008). La didactique est-elle soluble dans la relation? La relation dans les métiers relationnels comme objet d'une didactique des savoirs professionnels. In Pastré, P. et Lenoir, Y. (dir.). *Didactique professionnelle, didactique des savoirs professionnels et didactique des disciplines : quelles relations pour une formation à l'enseignement?* (p. 213-223). Toulouse : Octarès Éditions.
- Couturier, Y. (2007). Les réflexivités de l'œuvre théorique de Bourdieu: entre méthode et théorie de la pratique. Document téléaccessible à l'adresse <<http://www.cchla.ufpb.br/rbse/CouturierArt.pdf>>.

- Couturier, Y. (1999). Réflexivité, sens pratique et habitus: Problématisation de la notion de pratiques professionnelles. Repéré dans *ProQuest Dissertations and Theses*.
- Corcuff, P. (2012). Respect critique. L'œuvre de Pierre Bourdieu. Sociologie, bilan critique, héritage In *Revue Science Humaine*.
- Dejours, C. (2010). *Le facteur humain*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Dejours, C. (2003). *L'évaluation du travail à l'épreuve du réel: Critique des fondements de l'évaluation*. Paris: Inra.
- Dubar, C. (1969). La méthode de Marcel Mauss. In: *Revue française de sociologie*. 10(4), 515-521.
- Focillon, H. (1934). *Éloge de la main*. Document téléaccessible à l'adresse < [http :
//www.ugac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html](http://www.ugac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)>.
- Gaulejac, V. (2006). La part maudite du management : l'idéologie gestionnaire, *Empan* 1(61), 30-35. Document téléaccessible à l'adresse<<http://www.cairn.info/revue-empan-2006-1-page-30.htm>>.
- Gaulejac, V. (1987). *La névrose de classe*, Paris, Éditions Hommes et Groupes.
- Giust-Desprairies, F. (2007). *Éléments pour un repérage de la spécificité de l'intervention psychosociologique*. Document téléaccessible à l'adresse <http://arianesud.com/biblio/psychosociologie/giust_reperage_de_la_specificite_de_lintervention_psychosociologique>.
- Korzybski, A (1951). Le rôle du langage dans les processus perceptuels. The international non-aristotelian library publishing company new york.
- Ogien, A. (1985). La pratique du sens. La notion de pratique chez Pierre Bourdieu et Harold Garfinkel, *Revue européenne des sciences sociales*, (23), 168-217.
- Manicki, A. (2004). Pratique, lutte et tactique : l'élargissement du concept de pratique de Kant à Marx », Tracés. *Revue de Sciences humaines* (7). Document téléaccessible à l'adresse <<http://traces.revues.org/2813>>.

- Marc, E. et Picard, D. (2008). *Relation et communication interpersonnelles*, Paris : Dunod.
- Maubant, P., Roger, L., Jemel, S., Chouinard, I. (2009). La didactique professionnelle, un nouveau regard pour analyser les pratiques d'enseignement. *In* Qu'est-ce qu'une formation professionnelle universitaire des enseignants ? (1), 375-383.
- Morin, E (1998). Réforme de pensée, transdisciplinarité, réforme de l'Université Communication au Congrès International "Quelle Université pour demain ? Vers une évolution transdisciplinaire de l'Université "; texte publié dans *Motivation*, N° 24, 1997. *Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires* (12).
- Lacan, J. (1970). Radiophonie. *Scilicet*, 2(3), 55-99.
- Lenoir, Y (2007). *L'habitus dans l'œuvre de Pierre Bourdieu: un concept central dans sa théorie de la pratique à prendre en compte pour analyser les pratiques d'enseignement* Faculté d'éducation Université de Sherbrooke, Documents du CRIE et de la CRCIE (1).
- Leplat, J. (1997). *Regards sur l'activité en situation de travail. Contribution à la psychologie ergonomique*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Lewin, K. (1952). *Field theory in social science: Selected theoretical papers by Kurt Lewin*. London: Tavistock.
- Pastré, P. (2011). La didactique professionnelle : Un point de vue sur la formation et la professionnalisation. *Education Sciences & Society*.
- Pastré, P. (2006). Apprendre à faire. *In* Bourgeois, E et Chapelle, G. *Apprendre et faire apprendre*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Pastré, P., Mayen, P. et Vergnaud, G. (2006). La didactique professionnelle. *Revue française de pédagogie*. (154). Document téléaccessible à l'adresse < [http:// rfp.revues.org/157](http://rfp.revues.org/157)>.
- Pastré, P. (2002). L'analyse du travail en didactique professionnelle, *Revue française de pédagogie*. (138), 9-17.
- Perrenoud, P. (1994). *La formation des enseignants entre théorie et pratique*, Paris : L'Harmattan, (9), 197-220.

Rouzel, J. (2007). *La supervision d'équipe en travail social*. Paris : Dunod.

Saint-Arnaud, Y. (1995). Pratique, formation et recherche : l'espoir d'un dialogue. *Cahiers de la recherche en éducation*. 2(1), 21-38.

Saint-Arnaud, Y. (1992). Connaître par l'action. Coll. «Intervenir». Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Schön, D. (1994) *Le praticien réflexif. À la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*, Montréal, Les Éditions Logiques.

Soulet, M.-H. (1997). Petit précis de grammaire indigène du travail social. Règles, principes et paradoxes de l'intervention sociale au quotidien. Fribourg : Éditions Universitaires Fribourg Suisse.

Spinoza, B. (1954). *L'éthique*. Paris : Éditions Idées Gallimard.

